Raoul
barbe bleue

Opéra en 3 actes

RAOUL

BARBE BLEUE

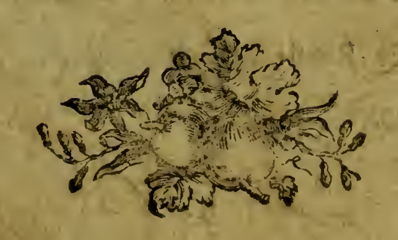
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, par les Comédi
Italiens ordinaires du Roi, le lundi 2 mars 1789.

Paroles de M. SEDAINE.

Musique de M. GRÉTRY.



ACTEURS.

RAOUL BARBE BLEUE, tyran féodal.

ISAURE, amante de Vergi.

VERGI, amant d'Isaure.

Le Marquis de CARABAS, } frères d'Isaure.
Le Vicomte de CARABI, }

OSMAN, vieux majordonne de Raoul.

JACQUES, petit paysan.

JEANNE, petite paysanne bergère.

UN JARDINIER.

BERGERS et BERGÈRES.

SOLDATS de Raoul.

CHEVALIERS.

La Scène se passe dans le château de Raoul.

RAOUL BARBE BLEUE,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la plus belle salle du château le plus délabré ; il y a des parties étayées, des murailles de la plus grande épaisseur et des petites fenêtres étroites ; il y a accroché dans cette salle des casques, des cuirasses, des boucliers, des lances, des massues antiques, tels qu'ils étaiens aux IX et X. siècles.

SCENE PREMIÈRE.

ISAURE, VERGI.

(*On voit dans le fond le petit paysan Jacques et la petite paysanne bergère Jeanne.*)

VERGI, *à Isaure.*

ILS viennent vous remercier, belle Isaure, de ce que je les ai tirés des mains d'un chevalier dit courtois, qui enlevait Jeanne et battait Jacques.

DUO.

JEANNE.

Il m'enlevait,

JACQUES.

Il me battait,

JEANNE.

Il m'embrassait ;

JACQUES.

Il me frappait :

JEANNE.

Ah ! malgré moi,
Il m'embrassait,

JACQUES.

J'étais en grand effroi,

ENSEMBLE.

Quand brave Sire
Tomba sur lui
Et sut réduire
Notre ennemi.

ISAURE, *à part.*

Ah ! cher Vergi !

JEANNE.

Ah! grand merci.
Sir Vergi.

Et Jeanne aussi
Vous remercie.

JACQUES, *faisant la révérence*.

Et Jacques aussi
Vous remercie.

ISAURE.

De vos malheurs je suis toute saisie;
Redites-les à mon ame attendrie.

JEANNE.

Il m'enlevait,

Il m'embrassait;

Ah! malgré moi,
Il m'embrassait,

JACQUES.

Il me battait,

Il me frappait:

J'étais en grand effroi,

ENSEMBLE.

Quand brave Sire
Tomba sur lui
Et sut réduire
Notre ennemi.
Ah! grand merci,
Sir Vergi,
Madame aussi,
Vous aussi.

JACQUES.

Et Jacques aussi
Vous remercie,

JEANNE.

Et Jeanne aussi
Vous remercie.

ISAURE.

J'aurais été bien curieuse de voir l'entreprise du chevalier dit courtois, et le combat du brave écuyer qui vous a tirés de ses mains.

JEANNE.

Ah dame, cela faisait trembler.

JACQUES.

J'en tremble encore.

VERGI.

C'est bien: allez, bonnes gens, je vous retiens à mon service.

SCENE II.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

J'AURAIS désiré savoir d'eux tous les détails de cette querelle et ceux de votre combat.

VERGI.

Ah! belle Isaure, quand l'équité met les armes à la main le combat n'est jamais long.

ISAURE.

Je vous remercie du bien que vous avez fait à ces bonnes gens.

VERGI.

Belle Isaure, c'est à vous qu'ils le doivent ; je ne fais que ce que m'inspire le désir de vous plaire.

ISAURE.

Hier encore ; ce pélerin que vous avez sauvé.

VERGI.

C'est pour vous.

ISAURE.

Et ces deux marchands arrachés à la fureur de ces scélérats.

VERGI.

C'est encors pour vous.

ISAURE

Ah ! si mes frères écoutaient mes vœux !

VERGI.

Ah ! s'ils se rendaient aux miens !

ISAURE.

Bientôt unis.

VERGI.

Bientôt au comble de la félicité.

ISAURE.

Il n'y faut pas penser ; le renversement de notre fortune et de la vôtre pendant vos voyages d'outre-mer, nos châteaux ruinés, nos champs ravagés, nos bois brûlés.

VERGI.

Il est vrai.

ISAURE

Enfin la plus grande infortune nous met dans un état à ne pouvoir soutenir le rang que nous donne notre noblesse : contentons-nous de nous aimer.

VERGI.

Oui, toute ma vie.

ISAURE.

Il semble que le ciel me destinait à vous, car aussitôt que je vous ai vu. . .

VERGI.

Et moi de même.

ISAURE

J'attribuais d'abord l'intérêt que vous m'inspirâtes à votre ressemblance à une sœur aînée que j'avais et que j'ai perdue.

VERGI.

Vous aviez une sœur !

ISAURE.

Oui, je l'appelais ma sœur Anne, ma chère sœur Anne...
Je crois toujours la voir près de moi.

VERGI.

Vous aimait-elle !

ISAURE.

A la folie.

VERGI.

Appelez-moi, ma sœur Anne.

ISAURE.

Quelle idée !

DUO.

ISAURE.

Vergi, Vergi, jamais Isaure,
Jamais je ne peux être à d'autres qu'à vous.

VERGI.

Oui, oui, c'est d'Isaure dont je dois être l'époux,
Je ne serai jamais l'époux que de la belle Isaure.

ISAURE.

Près de celui que j'adore
Que mes instans sont doux !

VERGI.

Près de la belle Isaure
Que mes instans seront doux !

ENSEMBLE.

ISAURE.

Près de celle que j'adore.

VERGI.

Près de la belle Isaure
Que mes instans seront doux !

SCENE III.

Les précédens, LE MARQUIS DE CARABAS LE VICOMTE DE CARABI.

LE MARQUIS.

Ils s'aimaient, vous le voyez.

LE VICOMTE.

Non, vous ne serez point unis.

ISAURE.

Quoi ? mes frères ?

LES DEUX FRERES.

Non jamais ; ton cœur est promis.

VERGI.

A qui ?

LES DEUX FRERES.

Raoul doit la faire princesse.

ISAURE et VERGI.

Raoul !

LES DEUX FRERES.

Raoul des Carmantans,

Ainsi que de nous sa noblesse
Se perd dans la nuit des temps.
Vous n'avez que cinq cents ans
Tout au plus de haute noblesse,
Et vos biens, vos terres et vos champs
Sont dans la plus grande détresse.

VERGI.

De votre sœur j'ai reçu la promesse.

ISAURE et VERGI.

Liés tous deux par nos sermens.

VERGI.

Je lui dois ma tendresse.

ISAURE.

Sans lui, que de tourmens !
Près de celui que j'adore,
Que mes instans seront doux !

VERGI.

Près de ma belle Isaure
Que mes instans seront doux!

LES DEUX FRERES.

Raoul a ma promesse.

ISAURE.

Oui, de mon cœur il reçoit la promesse.

VERGI.

De votre cœur j'ai reçu la promesse.

LES DEUX FRERES.

Il te fera princesse,
Il va venir et je l'attends.

ISAURE.

Vergi reçoit tous mes sermens.

VERGI.

Unis, unis par nos sermens.

ENSEMBLE.

Ah ! quels tourmens !
Oui, de mon cœur il reçut la promesse.

LES DEUX FRERES.

Raoul a ma promesse :
Il va venir et je l'attends.

SCENE IV.

Les précédens, UN VASSAL.

(*On voit venir un nombreux cortége de cavaliers superbement habillés.*)

LE MARQUIS.

Faites ici, mon frère, rassembler nos vassaux, et autant qu'ils le pourront, qu'ils fassent honneur à leurs seigneurs.

(*Le Vicomte, Vergi et le vassal sortent.*)

SCENE V.

ISAURE, LE MARQUIS.

Quoi ! tu hésitais d'épouser un homme égal à nous en noblesse, un homme puissant et dont les richesses étonnantes vont relever la splendeur de notre maison ? Sais-tu les avantages que Raoul te fait !

ISAURE.

Je ne demande point à le savoir.

LE MARQUIS.

Par le contrat qui est signé de sa main et scellé de ses armes, il te donne tous ses biens après sa mort, soit que le ciel lui accorde ou lui refuse de la postérité.

ISAURE.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

As-tu entendu parler de ses possessions, de ses états, de ses châteaux ?

ISAURE.

A-t-il les qualités et les vertus de Vergi ?

LE MARQUIS.

Vergi a les occupations basses, il s'occupe sans cesse à étudier.

ISAURE.

En est-il moins brave ?

LE MARQUIS.

Doux avec ses vassaux, fier avec nous, il semble qu'il les craigne et qu'il nous méprise.

ISAURE.

On est loin de mépriser ceux dont on désire l'alliance.

LE MARQUIS.

Enfin si tu te refuses à ce qu'exige de toi le respect dû à la mémoire de tes ancêtres et le bonheur de tes frères et ton propre bonheur, crois-tu que nous souffrirons que Vergi paraisse sur nos terres et y paraisse sans danger pour lui et sire Raoul, qui pourra bien apprendre le motif de tes refus, manquera-t-il de moyens de se venger ? Penses-y, il va paraître.

ISAURE.

Non, jamais.

LE MARQUIS.

Jamais.

ISAURE.

Je recevrai sa visite je le dois : mais pourquoi pense-t-il à moi ! Que n'épouse-t-il, l'une après l'autre, les filles de ses écuyers et de ses vassaux.

LE

LE MARQUIS.

Il veut une alliance plus noble.

ISAURE.

Qu'il ne la cherche point ici. Je ne veux point succéder aux trois femmes qu'il a déjà eues.

LE MARQUIS.

Il les rendait heureuses.

ISAURE.

Cela peut être, mais il ne fera jamais mon bonheur.

LE MARQUIS.

Je vais le recevoir : pour toi, tu dois l'attendre ici.

ISAURE.

Je le recevrai, j'aurai pour lui les égards que méritent son rang, sa noblesse et sa demande.

SCENE VI.

ISAURE, *seule*.

Moi, je serais infidelle à Vergi !
Non, il n'est point de puissance,
Qui, dans ce cœur tout à lui,
Puisse affaiblir ma constance.

SCENE VII.

RAOUL, ISAURE, SES FRERES, LE CORTÉGE.

Sur l'air d'une marche, arrivent des gens d'une même livrée, habillés comme les valets des cartes.

Le majordonne présente des coffres remplis d'étoffes précieuses, des chapeaux de fleurs, garnis de plumes, des écrins de diamans, une couronne de princesse.

Isaure regarde tout cela avec dédain ; tout cela est posé sur des tables. Ensuite une grande et belle toilette sur laquelle est un beau miroir, couvert d'une tavayole, ensuite paraissent les deux frères armés de pied en cap : ils présentent à leur sœur, Raoul habillé richement : on porte à côté de lui sa bannière, ses armoiries, son casque, etc. le tout très-riche.

RAOUL.

Venez régner en souveraine
Sur mes sujets, sur mes états;
Vous méritez d'être leur Reine
Par vos vertus par vos appas,

(*Osman montre à Raoul Isaure avec l'air de supplier pour elle: Raoul jette à Osman un regard farouche.*)

Que le frein de l'obéissance
Ait d'autres motifs en ce jour,
La crainte faisait ma puissance;
Je vais la devoir à l'amour.
Venez régner, etc.

ISAURE.

Sire Raoul, mes frères connaissaient mes intentions; elles sont immuables, je vais me retirer, je le prie de vous les dire.

RAOUL.

Non, madame, non, c'est nous qui allons laisser la belle Isaure se livrer à ses prudentes réflexions; j'espère qu'elles me seront favorables. (*Ils se retirent.*)

SCENE VIII.

ISAURE, *seule.*

Non, le serment fait à Vergi
Commande toujours à mon ame,
Je ne veux vivre que pour lui,
Avant que d'éteindre la flâme
Qui tous deux nous a réunis,
La mort viendra couper ma trame,
C'est pour lui seul que je vis.

Elle regarde les bijoux avec dédain.

RÉCITATIF.

Par ces bijoux, croit-on séduire
Des yeux qui ne voyent que lui?
Je refuserais un empire,
Si je l'obtenais sans Vergi.

Elle regarde les diamans.

Ces diamans peuvent-ils m'éblouir,

Fussent-ils plus brillans encore ?
Ils sont beaux, il est vrai, quels feux ils font jaillir !
De quel éclat ce rubis se colore !

Elle regarde la toilette.

Mais que cache à mes yeux ce superbe tapis ?

Elle découvre le miroir.

Ciel ! que vois-je ? c'est moi-même.
Quelle surprise extrême !
Qu'un tel miroir est d'un grand prix !

Sa robe touche au tapis de la toilette.

Le triste habit près de ce brocard d'or !
Ah ! Vergi, que n'es-tu maître de ce trésor !
Tu l'offrirais à ta fidelle Isaure ;
Tu l'offrirais à celle qui t'adore.
Comme j'accepterais tes dons !
Ciel ! que vois-je ? quel diadême ?
Quelle élégance extrême ?

Elle pose le diadême sur sa tête.

Comme il ajoute à mes appas !

ARIETTE.

Est-il beauté que je n'efface,
Si telle que dans cette glace,
Je présidais dans un tournois ?
Ma beauté charmerait les rois ;
Et pour mes frères, quelle gloire !
Ils s'écrieraient : voilà ma sœur.
Oui la voilà, peut-on croire
Qu'elle unirait tant de splendeur ?

SCENE IX.

ISAURE, LAURETTE.

LAURETTE.

Ah ! damoiselle Isaure. . . . est-ce bien vous ? . . . ah ! que vous êtes bien ! . . .

ISAURE, *confuse.*

Retirez-vous, Laurette.

LAURETTE.

Vos frères sont furieux contre sire Vergi.

ISAURE.

Est-ce qu'il leur parle !

LAURETTE.

Non.

ISAURE.

Retirez-vous.

SCENE X.

ISAURE, *seule.*

Ah ! mes frères, mes frères ; je sens tous les reproches dont vous pouvez m'accabler. Vous me direz : tu pouvais faire le bonheur de toute la famille ; nous rachetions nos biens, nous relevions nos châteaux ; nos écuyers, nos vassaux, tous étaient heureux et tu ne l'as pas voulu... Mais le puis-je ? Ah ! Vergi.. Oh, ciel !... sa mort est certaine... et mes frères ou Raoul ne manqueront pas d'en tirer la plus terrible vengeance. Ah ! sauvons, sauvons ses jours et sacrifions mon bonheur à sa sureté. Mais je ne peux disposer de ma main sans son consentement, elle est à lui ; Vergi aussi infortuné que ton Isaure, seras-tu aussi généreux qu'elle ? Ah ! il est généreux Vergi.

SCENE XI.

ISAURE et VERGI.

ISAURE.

Ah ! Vergi, Vergi, je suis au désespoir. Dois-je immoler mon bonheur et le vôtre à celui de tout ce qui m'entoure ? Dois-je préférer la paix de ma famille à cet amour que j'aurai toujours pour vous ? Dois-je rendre nos jours infortunés, pour rendre heureuse la destinée d'une famille illustre est tendrement chérie ?

DUO.

VERGI.

Ah ! je vous rends, charmante Isaure,
Les sermens que vous m'avez faits.

ISAURE.

Quoi, vous ! cher amant, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les sermens que j'ai faits.

VERGI.

Faites le bonheur de vos frères,
Assurez-le par vos bienfaits.

ISAURE.

Quoi vous vous immolez au bonheur de mes frères!
Mon cœur est à vous pour jamais.

VERGI.

Que vos jours à jamais prospères
Coulent dans le sein de la paix!

ISAURE.

Vous vous immolez au bonheur de mes frères,
Nos feux n'en seront que plus parfaits.

VERGI.

Comme une ombre errante et plaintive,
Mon ame suivra mes amours,
Près de vous je serai toujours.
Si Raoul vous trouve pensive,
Dites-lui je pense à ma sœur,
A celle qui laisse en mon cœur
Une trace d'amour bien vive.

ISAURE.

Quoi! cher amant, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les sermens que j'ai faits.
Mon cœur est à vous pour j'amais
Et nos feux n'en seront que plus parfaits.

VERGI.

Oui, je vous rends, charmante Isaure,
Les sermens que vous m'avez faits.

ISAURE.

J'entends mes frères, adieu.

VERGI.

Adieu.

SCÈNE XII.

ISAURE, RAOUL, LES DEUX FRÈRES, LE CORTÉGE.

LE MARQUIS.

Hé bien, ma sœur?

LE VICOMTE.

Etes-vous décidée?

RAOUL.

Serai-je le plus heureux des époux?

ISAURE, *se jette dans les bras de son frère.*

Ah! mes frères.... ah! Vergi.

RAOUL.

Que dit la charmante Isaure?

ISAURE.

J'obéis à mes frères.

Elle tend la main. Le marquis la met dans celle de Raoul; aussitôt les vassaux, le cortége, le chœur chante.

CHŒUR.

Vivent ces deux époux :
A ce couple rare,
Que l'amour prépare
Les nœuds les plus doux.

On reprend la marche sur laquelle Raoul conduit Isaure, suivi de son cortége.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement magnifique; sur un des côtés la porte ornée d'un cabinet.

SCENE PREMIÈRE.

RAOUL, *avec un cortége auquel il fait signe de se retirer;* OSMAN, majordonne, *qui dans le premier acte a apporté les présens.*

RAOUL.

Eh bien! Osman, n'ai-je pas une épouse charmante?

OSMAN.

Oui, seigneur.

RAOUL.

Je vais enfin savoir si une femme d'une naissance illustre cède au tourment de la curiosité avec autant de faiblesse que les filles de mes vassaux.

OSMAN.

Ah! je crois, seigneur, que vous ne la mettrez pas aux mêmes épreuves que les autres?

RAOUL.

Pourquoi doutes-tu que je n'éprouve si elle est aussi curieuse que l'ont été les trois femmes que j'ai punies ?

OSMAN.

Punies! ah, monseigneur, la punition est si terrible et votre épouse et si douce et si belle !

RAOUL.

As-tu oublié ce qui m'a été prédit trois fois ? As-tu oublié que trois femmes, l'une après l'autre, en trois occasions différentes m'ont assuré que la curiosité de ma femme serait la cause de ma mort ? Et tu veux que j'aie de l'indulgence ? Non, je n'épargnerai que celle qui n'aura point la faiblesse de vouloir connaître les choses dont je lui interdirai la connaissance.

OSMAN.

Mais, au moins, ne cherchez point à exciter sa curiosité.

RAOUL.

Heureusement pour elle et pour moi, elle paraît n'en avoir point.

OSMAN.

Hé bien, seigneur contentez-vous des ménagemens, et de la discrétion qu'elle fera voir dans toute sa conduite, et ne la punissez pas de la cruauté de vos essais : elle est si charmante, si douce, si aimable !

DUO.

RAOUL.

Je te trouve bien pitoyable.
Eh! que t'importe son sort,
Et qu'Isaure soit aimable ?
Pour cet avis secourable,
Tu mériterais la mort.

OSMAN.

Avec vous je suis d'accord,
Ne soyez point pitoyable,
Eh! que m'importe son sort ?
Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?

RAOUL.

Si j'en croyais mon transport,

OSMAN.

Avec vous je suis d'accord,
Eh que m'importe son sort !
Ne soyez point pitoyable,
Avec vous je suis d'accord.

Je punirais un coupable;
Je te donnerais la mort.

Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?
Tuez-les l'une après l'autre,
Cela ne me regarde pas,
En défendant son trépas,
Seigneur, je pensais au vôtre.

RAOUL.

Au mien :...

Ses frères ? je ne crains pas
De si faibles adversaires.

OSMAN.

Oui, car son trépas
Serait vengé par ses frères.

Eh bien, décidez de son sort,
Avec vous je suis d'accord.

Contre eux j'ai vingt mille bras
Armés de leurs cimeterres.
Si j'en croyais mon transport,

Avec vous je suis d'accord,
Eh ! que m'importe son sort ?

Je punirais un coupable,
Je te donnerais la mort.

Vous dire qu'elle est aimable,
Est-ce mériter la mort ?

SCENE II.

RAOUL, ISAURE, *en habit magnifique ;* OSMAN, *dans le fond du théâtre.*

RAOUL.

Votre réveil, madame, a précédé le lever de l'aurore. Avez-vous donné à vos femmes l'ordre que vous avez bien voulu recevoir de moi ?

ISAURE.

Oui, seigneur, je leur ai dit qu'elles n'entrassent jamais pour me servir que dans la pièce où elle sont venues.

RAOUL.

Je vous en suis obligé. J'ai mes défauts, belle Isaure, je n'en ai peut-être qu'un, celui de ne pouvoir supporter la curiosité dans une femme ; et ces sortes de femmes, vous le savez...

ISAURE.

Vous avez raison, sire Raoul, sans naissance et sans éducation, elles ne peuvent manquer d'être curieuses et indiscrettes.

RAOUL.

Ainsi vous ne serez ni l'une ni l'autre.

ISAURE.

ISAURE.

Je le crois.

RAOUL.

Je vais, belle Isaure, vous quitter pour quelque temps.

ISAURE.

Moi, seigneur?

RAOUL.

Oui.

ISAURE.

N'êtes-vous pas le maître de faire ce qui vous plaît?

RAOUL.

Je vais parcourir mes domaines et faire préparer les fêtes que je veux vous donner. Je vous laisse ici souveraine; parcourez mon château, mes jardins, mes parcs. Osman? (*Osman approche.*) Ce vieillard que je vous laisse vous obéira et fera exécuter vos ordres; je vais remettre dans vos mains toutes les clefs de mes trésors; ces clefs ouvrent toutes les portes: vous êtes la maîtresse de disposer de tout ce que vous y verrez! je ne vous interdis cependant que la jouissance de cette clef dont la tige est d'or et l'anneau de diamans; c'est celle de cette porte: ce n'est pas que ce cabinet renferme des choses bien précieuses, mais mon bonheur et le vôtre sont attachés à cette défense, et sa violation pourrait causer les plus grands malheurs.

ISAURE.

Permettez-moi de vous représenter qu'avec une femme qui ne serait point pénétrée comme je le suis des principes dans lesquels j'ai été élevée, cette défense unique et particulière pourrait peut-être enflâmer sa curiosité, plutôt que l'éteindre.

OSMAN, *à part.*

On ne peut mieux dire. Bien, bien.

RAOUL.

Heureusement vous êtes sûre de vos principes.

ISAURE.

Hé mais, seigneur, gardez cette clef.

OSMAN.

Bien, bien....

RAOUL.

Ah! madame, il ne m'arrivera jamais de douter de la certitude des promesses que me fera ma chère épouse.

(*Il va à Osman, lui dit un mot et revient.*)

TRIO.

RAOUL.	OSMAN.	ISAURE.
Jurez-moi,		Que je vous jure.... Mais, seigneur, pourquoi jurer? Gardez cette clef: Votre ame sera plus sûre Que je n'aurai point troublé Ce que vous avez réglé.
Non, gardez cette clef, Ma défense est un peu rude, Mais de vous, vous êtes sûre.		
	Pourquoi la faire jurer, Pour en faire une parjure.	
		Je vous jure,
Jurez-moi,	Heureusement elle est sûre De ne jamais s'égarer, Et je ferais la gageure Qu'elle saura se garder De tourmenter la serrure	
Oui, de vous, vous êtes sûre.		De moi, seigneur, je suis sûre. La défense n'est pas dure; Puisque vous le commandez J'obéirai sans murmure.
	Elle est sûre, Elle saura se garder De tourmenter la serrure.	
Jurez-moi, Gardez bien cette clef.	Mais pourquoi la faire jurer, Pour en faire une parjure.	Que je vous jure; Mais, seigneur, pourquoi jurer? Gardez vous-même cette clef,
Non, de vous, vous êtes sûre. Pour que mon cœur soit troublé, Gardez, gardez cette clef. De vous, vous êtes trop sûre, Ce serait vous faire injure Si mon cœur était troublé.	Heureusement elle est sûre De ne jamais s'égarer, Et je ferais la gageure Qu'elle saura se garder De tourmenter la serrure; Mais pourquoi la faire jurer?	Votre ame sera plus sûre Que je n'aurai pas troublé Ce que vous aurez réglé. Mais pourquoi me faire jurer?

SCENE III.

LES PRÉCEDENS, UN ECUYER.

On entend la trompette de la guette du sentinelle.

RAOUL.

Qu'EST CE que j'entends ? (*Osman sort et rentre avec l'écuyer.*)

L'ECUYER.

Une grande et noble dame montée sur son palefroi et suivie de deux pages et d'un écuyer a demandé qu'on baissât les flêches du pont.

RAOUL.

Qu'est-ce que c'est que cette femme ? une curieuse, sans doute.

L'ECUYER.

Elle a dit qu'elle était la sœur de la belle Isaure, et qu'elle se nommait demoiselle Anne.

ISAURE.

Ciel ! c'est Vergi. Quelle imprudence !

RAOUL.

Vous avez une sœur ? je ne croyais pas... je l'ignorais. Je suis aise qu'elle vous tienne compagnie : l'amusement fait distraction et donne des forces à la prudence.

SCENE IV.

RAOUL, VERGI, *en femme* ; ISAURE, OSMAN.

RAOUL, *à part.*

~~QUELLE grande et superbe femme~~ !

VERGI, *conduit par Osman.*

Seigneur Raoul, j'ai cru que je ne devais point passer sur vos terres, sans présenter ici mes félicitations.

RAOUL.

Madame.... j'ignorais que ma femme avait une sœur.

VERGI.

Sœur de père, seulement, mais liée ainsi qu'elle à des nœuds que la mort seule peut briser.

RAOUL.

Votre arrivée, Madame, augmente mes regrets : je suis forcé de quitter ces lieux ; je partais, mais je suis charmé de laisser à la belle Isaure sa compagne la plus chère : j'espère, Madame, vous retrouver ici à mon retour ; je vais le hâter le plus qu'il me sera possible. Osman ?

OSMAN.

Seigneur.

RAOUL.

Rassemblez tous les gens que renferme cette enceinte, donnez a ces dames une fête champêtre et employez tous vos soins pour les amuser jusqu'à mon retour. Adieu, mesdames. (*Les dames le reconduisent.*)

SCENE V.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

Ah ! malheureux Vergi, qu'êtes-vous venu faire en ces lieux ?

VERGI.

Vous voir et mourir.

ISAURE.

Ah ! partez ; mais ne mourez pas : ma vie est attachée à la vôtre.

VERGI.

Puis-je le croire ?

ISAURE.

Vergi, pourquoi m'avez-vous dégagée de mes sermens ?

VERGI.

Vous paraissiez le désirer.

ISAURE.

Désirez-vous m'écouter ?

VERGI.

Ne pouvant vous donner des richesses, devais-je vous en priver ?

ISAURE.

J'en aurais une d'un plus grand prix.

VERGI.

Soyez heureuse.

ISAURE.

Je ne peux plus l'être.

VERGI.

Vous la serez. Je tremble cependant pour vos jours, et ce sont ces craintes autant que le désir de vous voir qui m'ont fait hasarder mon entrée ici.

ISAURE

Pourquoi pensez-vous que j'aie sujet de craindre ?

VERGI.

La mort précipitée des trois femmes qui vous ont précédée, fait frémir. Et sire Raoul ?

ISAURE.

Il me traite avec la plus grande bonté.

VERGI.

De la bonté....

ISAURE.

Vous voyez, il part en me témoignant la plus haute confiance ; tous ses trésors sont entre mes mains ; ici je puis jouir de tout, excepté cependant....

VERGI.

Excepté, dites-vous ? est-il des exceptions pour ce qu'on aime ?

ISAURE.

Excepté la jouissance de cette clef qui ouvre ce cabinet : la voilà cette clef.

VERGI.

Elle est bien brillante.

ISAURE.

Oui, elle donne une idée bien singulière de ce qu'elle tient renfermé.

VERGI.

~~A n'en juger que par elle~~.....

ISAURE.

Que croyez-vous, Vergi, que renferme ce cabinet ?

VERGI.

Eh ! mais, pourquoi ?

ISAURE.

Ah ! sans doute ce n'est qu'un badinage de sire Raoul ; il veut éprouver si ma curiosité....

VERGI.

Pourquoi, belle Isaure, chercheriez-vous à la satisfaire ?

Ne me consultez pas, mais seulement les ornemens de cette salle : tous les tableaux qui y sont, semblent donner des leçons pour exhorter à ne point céder à la curiosité.

ISAURE.

Ces tableaux, je ne les avais pas remarqués.

VERGI.

Regardez cette femme changée en statue ; celle-ci au désespoir d'avoir indiscrettement ouvert la boîte qui lui a été confiée ; et celui-ci représente un des événemens de l'histoire de Psiché.

ISAURE.

Quelle est donc cette Psiché ?

VERGI.

Elle était belle comme vous, l'amour l'aimait comme je vous aime.

ISAURE.

Il était donc bien aimé ?

VERGI.

Il n'exigea d'elle que de n'être pas curieuse et elle le fut.

ISAURE.

Est-ce donc une si grande faute ?

VERGI.

Oui, lorsqu'elle est faite malgré les prières et les conseils réitérés d'un objet tendrement aimé.

ISAURE.

Et s'il ne l'est pas ?

VERGI.

N'importe.

ISAURE.

Ah ! Vergi, j'ai à me faire un reproche bien plus grave que celui que Psiché a pu se faire.

VERGI.

Lequel ?

ISAURE.

Chaque instant que nous passons ensemble est une atteinte à mes devoirs ; votre imprudence en venant ici, et la mienne en vous y recevant, expose mon honneur et mes jours bien plus que ne le ferait cette curiosité satisfaite.

VERGI.

Vos jours, belle Isaure, vos jours !...

ISAURE.

Adieu.

(*Elle met ses mains sur ses yeux ; elle s'assied accoudée sur la table où est cette clef brillante.*)

CENE VI.

ISAURE, *seule.*

VERGI, ton souvenir
Fera le malheur de ma vie.
Que de regrets sera suivie
La raison qui te fait bannir !
Devions-nous briser ce lien,
Ces nœuds, cette union si chère ?
Mais non, cherchons à nous distraire,

(*Elle regarde le cabinet*)

Sinon.... Mais ce lieu solitaire....
Ferais-je mal, ferais-je bien ?
Bon, c'est sans doute une chimère
Et si je pouvais lui déplaire,
M'aurait-il laissé le moyen,
Le moyen de me satisfaire ?
Mais comment saurait-il ce mystère ?
Cette clef..... ce lieu solitaire,
A mon époux n'en dira rien.

(*Elle regarde au trou de la serrure, ensuite elle dit :*)

On ne voit rien.

(*Elle se retire, elle approche, elle se retire ; elle met la clef dans la serrure, elle ouvre un tour, elle referme, elle hésite et paraît souffrante ; elle fait un pas et s'arrête à plusieurs reprises ; elle prend son parti et court au cabinet ; elle ouvre un tour, deux, trois ; elle ouvre la porte et entre ; un moment après elle fait un grand cri, elle rentre sur la scène, effrayée ; son diadême tombe à ses pieds.*)

Dieux ! qu'ai-je vu.... que de sang ! que d'horreurs !
Ciel !... moi-même.... je me meurs.

(*Elle tombe sur un fauteuil.*)

SCENE VII.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

QUEL effroi vous saisit ? qu'avez-vous, belle Isaure ?

ISAURE, *prenant Vergi pour Raoul.*

Quoi, monstre, tu pourrais, barbare.... (*le reconnaissant.*) Ah ! c'est Vergi.

VERGI.

C'est moi, c'est votre amant.

ISAURE.

Oh ! cher et tendre ami, Vergi, Vergi, je vous implore.

VERGI.

Qu'exigez-vous ? que puis-je faire dans ces lieux ?

ISAURE.

Allez, entrez, voyez en quel abyme affreux...

(*Vergi entre dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

ISAURE, *seule.*

Je me meurs...
Que d'horreurs !
Je succombe,
Ah ! je tombe.
La frayeur,
Dans mon cœur.
Quelle perfidie !
Quelle barbarie !
Ah ! quel sort
Le barbare
Me prépare !
C'est la mort.
Dans mon cœur
La frayeur.
Je me meurs.
Que d'orreurs !
Ah ! quel sort
Le barbare
Me prépare !
C'est la mort.

SCENE IX.

ISAURE, VERGI, *rentrant sur la scène.*

Non, jamais rien de plus horrible
N'a frappé mes regards surpris ;
Quel spectacle hideux et terrible !

Trois corps et sanglans et meurtris.
Trois têtes sont réunies
Sur des funestes plateaux.
J'ai lu, j'ai lu ces mots :
Curiosité punie.

DUO.

ISAURE.	VERGI.
	Le barbare !
Je me meurs. Que d'horreurs !	
	Le barbare ! Tu succombes.
Je succombe, Ah ! je tombe,	
	Quel tourment
La frayeur	
	Pour ton amant !
Dans mon cœur. Quelle perfidie ! Quelle barbarie ! Ah que sort Le barbare Me prépare ! C'est la mort. Dans mon cœur La frayeur.... Je me meurs.... Que d'horreurs !	Quelle perfidie ! Quelle barbarie ! Ah ! quel sort Le barbare Te prépare ! C'est la mort. Barbarie Inouie
Ah ! quel sort Le barbare Me prépare ! Oui, c'est la mort.	Ah ! quel sort Le barbare Te prépare ! Oui, c'est la mort.

ISAURE.

Fuyons, Vergi, fuyons.

VERGI.

Madame, c'est en vain, pour sortir de ces lieux il n'est aucun moyen. Si j'avais des armes je me frayerais un passage, ou je mourrais à vos yeux.

ISAURE *montre de la frayeur en regardant le cabinet.*

Fermez, Vergi, fermez cette porte, ôtons la connaissance de ce que j'ai vu, ah ! fermez-la bien.

VERGI, *fermant la porte.*

O ciel ! la clef s'est brisée !

ISAURE.

Brisée ! que devenir ! Quelqu'un vient ; si c'était lui ? c'est Osman.

SCENE X.

ISAURE, VERGI, OSMAN.

ISAURE.

Osman, mon cher Osman, je me jette à vos pieds.

OSMAN.

A mes pieds, madame?

VERGI.

Osman, faites-nous à l'instant sortir du château.

OSMAN.

Cela est impossible, ces portes ne sont jamais ouvertes quand sire Raoul est absent.

ISAURE.

Ah! ciel!

OSMAN.

Eh! mesdames, pour quelle raison désirez-vous sortir de ces lieux?

ISAURE.

Ce cabinet....

RAOUL.

O ciel! vous avez ouvert cette porte, votre trépas est certain.

ISAURE.

Osman, Osman, je vous implore.

VERGI.

Secourez-nous, et votre fortune est faite.

ISAURE.

Vous me voyez suppliante.

OSMAN.

Que vous m'attendrissez l'une et l'autre! mais il m'est impossible de vous faire sortir.

VERGI.

Eh bien! sauvez madame et laissez-moi ici.

OSMAN.

Je ne peux sauver aucune de vous deux.

ISAURE.

Et ne puis-je faire avertir mes frères ?

OSMAN.

Et comment ? cela me paraît impossible.

ISAURE.

Ah ! mon cher Osman, je suis au désespoir.

OSMAN.

Grand-Dieu ! qu'elles me touchent ! Attendez ; mais oui, je pourrais.... Votre Page, madame, est de l'autre côté des fossés, en attachant [redacted], à une pierre un mot d'écrit, il pourrait le porter ; mais si le soupçon le plus léger tombe sur moi, ma perte est certaine.

VERGI.

Donnez de quoi faire cet écrit. (*Osman ouvre un tiroir de la table.*)

ISAURE.

C'est moi qui vous ai plongé dans cet horrible danger.

VERGI.

C'est un bonheur pour moi, je le partage avec vous.

OSMAN.

Ecrivez vîte.

VERGI.

Si vous aviez pu nous faire sortir, vous nous auriez suivi, votre salut et le nôtre aurait été assuré.

OSMAN.

Je ne le peux pas ; mais voici cette fête que sire Raoul m'a ordonné de vous amener ; qu'aucun trouble ne paraisse sur votre visage. Tout est ici espion et délateur ; j'ai ordre ensuite de vous promener dans les jardins.

SCENE XI.

Des bergers et des bergères apportent, en dansant, des corbeilles pleines des plus beaux fruits, Isaure et Vergi en prennent; une bergere chante des couplets à la louange d'Isaure.

UNE JARDINIERE.

Il n'est plus de malheurs,
Le ciel, à nos cœurs,
D'une nouvelle fleur,
Promet la faveur.
Après des instans d'orage,
Un ciel pur et sans nuage
Fait oublier la rigueur.
Filles de Zéphir et de Flore
Trois fleurs ont orné ce jardin,
Mais un soufle malin
A fini leur destin.
Le ciel nous sourit encore,
Notre Reine est la belle Isaure;
Trois fleurs n'ont brillé qu'un instant,
Un plus grand bonheur vous attend.

(*On danse*).

VERGI, *à voix basse.*

Ma chère Isaure.

ISAURE.

Vergi.

(*On exécute un morceau moitié danse, moitié pantomime; le ballet forme des groupes et des tableaux autour d'Isaure et de Vergi. Pendant cette danse, Osman arrive sur la scene et après avoir regardé si la danse ne l'observe pas, il fait signe à Isaure et Vergi qu'il a jeté le billet.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

VERGI, ISAURE, OSMAN.

(*On entend le signal de la guette.*)

ISAURE.

Que veut dire ce signal ?

OSMAN.

C'est, je crois, le retour de sire Raoul, que la sentinelle qui est sur le donjon a vu de très-loin.

ISAURE.

Ah ! Dieux, il va venir.

OSMAN.

Oui, c'est lui ; vous pouvez le voir par la fenêtre de cette tourelle ; on voit de là toute la campagne ; on voit même, entre ces deux montagnes, les girouettes du château de vos frères.

ISAURE.

Ah ! mes frères ! ah ! Vergi !

VERGI.

Je vois des hommes à cheval ; mais lui, je ne le distingue pas.

OSMAN.

Vous ne le voyez pas ; c'est lui qui est en avant, ses gentilshommes, ses écuyers, ses vassaux, le suivent à vingt pas ; remarquez-vous ces trois hommes qui sont près de lui, ces deux qui ont des casaques rouges et celui qui a une casaque bleue ? ce sont les écuyers dont il avait épousé les filles.

VERGI.

Le barbare ! ils savent quelle a été la mort de leurs filles, et ils ne s'en vengent pas.

OSMAN.

Ils l'ignorent.

VERGI.

Mon cher Osman, pourriez-vous me fournir une arme, quelle qu'elle soit, une épée, un sabre, un....

OSMAN.

Ah! Dieux! madame, votre mort serait certaine et la mienne aussi, car rien de plus terrible que sire Raoul; il fait trembler tout le pays à dix lieues à la ronde.

VERGI.

Il doit être bien haï.

OSMAN.

Ah! oui, et si ses vassaux le perdaient ils feraient tous des feux de joie; mais ne lui dites pas, hélas! peut-être ne le saura-t-il que trop tôt; ne lui dites pas que j'ai fait lancer cette flêche, cet écrit.

VERGI.

Vous êtes donc bien sûr que mon page....

OSMAN.

Ah! je l'ai vu ramassant le roseau, en détacher l'écrit, monter à cheval, partir comme un trait; je vais au-devant de monseigneur et je vais tâcher de retarder son entrée ici.

SCENE II.

VERGI, ISAURE.

DUO.

ISAURE.

Cher Vergi, sauvez vos jours,
Faites-moi cette grâce;
Contre le sort qui me menace,
N'employez point un vain secours.

VERGI.

Qui? moi, que je vous abandonne?
Avant vous je perdrai le jour.
Sur ma tête que le ciel tonne,
Ou que je perde mon amour,
Si jamais je vous abandonne.

ISAURE.

C'est moi qui doit perdre le jour.
Une vanité criminelle
Envers vous me rend infidelle.
Oui, c'est ma vanité,
C'est l'amour de la parjure
Qui fit mon infidélité,
Et mon trépas mérité
Doit effacer cette injure.

ISAURE.	VERGI.
Ah ! mon trépas doit réparer l'injure	Non, jamais ton cœur ne fut parjure,
	Tes frères seul t'ont pu rendre parjure ;
Que j'ai pu faire à nos amours.	Mais ils viendront à ton secours.
Vergi....	Que me veux-tu ?
Sauvez vos jours.	Non :

(*On entend un son de trompette après lequel Osman entre et dit :* voici Monseigneur ; *il sort après ces mots.*)

Contre le sort qui me menace,	Contre un tyran qui nous menace,
N'employez pas un vain secours,	Le ciel nous doit un prompt secours;
Je vous demande cette grace.	Je te suivrai dans ta disgrace.
Vergi, sauvez, sauvez vos jours,	Si je peux sauver tes jours
Je vous demande cette grace.	Je te suivrai dans ta disgrace.

SCENE III.

OSMAN, ISAURE, VERGI, RAOUL.

OSMAN, *entre le premier.*

Voici Monseigneur.

ISAURE.

O ciel !

VERGI, *à part.*

Le monstre ! et je n'ai point d'armes ;

RAOUL.

Ah ! madame, avec quelle impatience j'ai passé tous les instans qui m'ont arrêté loin de vous. Madame, permettez-moi un moment d'entretien avec ma chère Isaure. Osman, conduisez notre sœur, accompagnez-la et ne la quittez pas.

VERGI.

Où me faites-vous conduire ?

RAOUL.

Dans l'appartement qui joint celui-ci, et ensuite j'espère que vous ne nous priverez pas de votre présence.

SCENE IV.

RAOUL, ISAURE.

RAOUL.

Votre sœur a le ton bien brusque. Mais, madame, qu'avez-vous? vous me paraissez bien agitée?

ISAURE.

Je la suis peut-être du sentiment que.... m'inspire.... Vous arrivez et cela fait que.... mon cœur éprouve.... Je vous prie, Monseigneur, de me dire si vous avez fait un voyage heureux?

RAOUL.

Oui, je n'ai senti de peine que celle de l'absence et d'être privé de ma charmante Isaure.

ISAURE.

Seigneur, vous êtes bien bon; j'aurais bien désiré que vous ne m'eussiez pas quittée.

RAOUL.

Ah! je ne vous quitterai plus et même à présent je vous prie de me rendre....

ISAURE.

Vous m'aviez dit, en partant, que vous alliez parcourir vos domaines et sans doute....

RAOUL.

Oui, j'ai fait assembler mes gentilshommes et leurs vassaux; ils arrivent et ils espèrent présenter leurs respects à leur souveraine. Hélas! vous la serez un jour uniquement, puisque tous mes biens vous appartiennent après ma mort.

ISAURE.

Ah! Seigneur, pouvez-vous parler de mort!

RAOUL.

J'avais remis entre vos mains des clefs que....

ISAURE.

ISAURE.

Je suis bien satisfaite de la fête que vous m'avez fait donner.

RAOUL.

Je suis charmé si elle vous a fait quelque plaisir, mais vous n'en recevrez plus que je n'aie le bonheur de partager votre satisfaction.

ISAURE.

Ah ! Seigneur, je ne saurais trop me louer....

RAOUL.

Ainsi rendez-moi les clefs que je vous ai confiées. (*Elle hésite.*) Vous les avez sans doute ?

ISAURE.

Oui, Seigneur, certainement je dois les avoir.

RAOUL.

Vous plaît-il de me les rendre ?

ISAURE.

Je vais les chercher.

SCENE V.

RAOUL, *seul.*

(*Pendant la ritournelle il va à la porte du cabinet ; il s'apperçoit qu'elle a été ouverte et revient furieux.*)

PERFIDE, tu l'as ouverte,
Oui, tu mourras.
Sois certaine de ta perte,
Sois sûre de ton trépas.
Je ne veux d'elle qu'une grace ;
N'ouvrez pas ce cabinet,
Elle jure, et son audace
Y porte un œil indiscret :
Oui, ton regard indiscret,
Du destin qui te menace,
T'a révélé le secret.
Je voulais te rendre heureuse,
T'offrir et mes biens et mon cœur :
Ma destinée est bien affreuse,
On m'a prédit tout mon malheur.

Crains la femme trop curieuse,
Fuis le charme de la beauté :
N'est-il donc point de femme
Qui ne porte en son ame
La curiosité.
Existe-t-elle ?
Où donc est-elle ?
Viens, cruelle,
Je t'appelle,
Le bonheur suivra tes pas ;
Mais je ne la trouverai pas
Perfide, tu l'as ouverte, etc.

(*Isaure entre tenant les clefs dans sa main avec un air consterné ; Raoul l'observe.*)

SCENE VI.

RAOUL, ISAURE.

RAOUL.

MADAME, vous avez bien tardé.

ISAURE.

Je cherchais, j'ésitais.

RAOUL.

Donnez.

ISAURE, *donnant les clefs.*

Les voici.

RAOUL.

Je n'y vois pas celle dont vous aviez juré de ne pas vous servir.

ISAURE.

La voici ; un accident ... quelqu'un... lorsque ma sœur...

RAOUL

Et vous avez osé faire ce que je vous avais défendu.

ISAURE.

Ah ! Seigneur !

RAOUL.

Vous mourrez, vous allez subir le sort de celles que vous avez vues.

ISAURE, *se jettant à ses pieds.*

Ah ! pardonnez...

RAOUL.

Non, non, nulle pitié, nulle pitié.

SCENE VII.

RAOUL, ISAURE, VERGI, OSMAN.

VERGI, *entre et releve Isaure.*

Quoi ! Raoul, vous oseriez attenter aux jours de ma sœur ! hé, de quoi est-elle coupable ? de votre propre faute. Vous avez cherché à exciter sa curiosité par la défense de la satisfaire ; hé bien, ce n'est pas elle, c'est moi qui ai pris cette clef, c'est moi qui ai ouvert cette porte, c'est moi qui lui ai appris les horreurs que ce cabinet renferme. Ah ! monstre !... mais non, laissez-vous toucher, soyez attendri de sa peine, et si votre barbarie s'est imposée le devoir de punir un coupable, c'est moi qui le suis, faites-moi mourir.

RAOUL.

Non, elle mourra seule ; pour vous madame, dont l'audace m'étonne, je vous réserve pour un plus grand supplice ; vous ne sortirez pas de ce château, son exemple et ce que vous avez vu, vous corrigera, sans doute, de toutes curiosités. Pour vous, Isaure, je vous donne quelques instans pour vous disposer à la mort ; et si vous voulez que je nen accroisse pas les tourmens et que je n'en redouble pas les douleurs, songez à vous rendre à ma voix, lorsque je vous dirai de descendre dans le souterrain de ce cabinet.
(*Raoul y entre suivi de quatre soldats, l'épée nue.*)

SCENE VIII.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

Et cet indigne vêtement et je n'ai point d'armes !

ISAURE

Ah ! Vergi, je ne regrette que vous... Si mes frères...

VERGI.

Et ils ne viennent point.
(*Vergi regarde par la fenêtre de la tourelle ; il est monté de deux marches plus haut que le sol du théâtre.*)

TRIO.

ISAURE.	VERGI.	RAOUL, *qu'on ne voit pas.*
Vergi, ma sœurs, ne vois-tu rien venir?		
	Je ne vois rien que le ciel et la terre; Je ne vois personne accourir.	
		Je t'attends, viens, il faut descendre.
Si jeune, hélas! faut-il mourir! Ah! Seigneur, daignez attendre. Un instant, Je descends, C'est ma prière dernière Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir?		
	Rien que le ciel et la terre; Je ne vois personne accourir.	
		Eh bien! veux-tu descendre?
Ah! Seigneur, daignez attendre. Un instant, Je descends. Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir?		
	Tout au pied de la montagne, J'apperçois dans la campagne, Un nuage s'élever.	
Un nuage s'élever? Un nuage de poussière Qui s'éleve de la terre.	Un nuage de poussière Qui s'éleve de la terre Et vers nous semble arriver,	
O ciel! si c'était mes frères....		
	C'est du côté de leurs terres.	
		Eh bien! veux-tu descendre?
Ah! Seigneur, je descends.	Quelle rage dans mes sens!	
Oui, Seigneur, je vais descendre.	Quoi, je ne puis te défendre!	
Seigneur, je descends.	Quelle rage dans mes sens!	Eh bien! t'attendrai-je encore long-temps?

SCENE DERNIÈRE.

VERGI, ISAURE, RAOUL, OSMAN, SOLDATS:

VERGI.

Hé, Seigneur Raoul, considérez sa beauté, sa jeunesse, sa noblesse.

~~VERGI.~~

Seigneur, laissez vous attendrir.

RAOUL.

Non : allons, qu'on la saisisse.

VERGI.

Hé bien, puisque rien ne peut te toucher, monstre, apprends qu je suis. (*Il jette ses jupons qui s'ouvrent par devant et tombent tout d'une pièce.*) Je me nomme Vergi, je suis d'une noblesse égale à la tienne ; s'il reste dans ton ame le moindre sentiment d'honneur, tu me feras donner des armes et tu viendras me combattre.

RAOUL.

Je suis loin de craindre avec toi le hasard d'un combat : mais je suis maître de tes jours, de tes jours que ton audace, en venant ici, t'a fait mériter de perdre ; mais avant d'en disposer, tu verras son supplice, et si j'avais quelque regret de sa mort, ta présence en ces lieux justifierait ce que je vais faire.

(*Lorsque Raoul entraîne et emporte Isaure dans le cabinet, une symphonie commence ; on entend un grand bruit, les portes tombent, Raoul dit :* A moi, soldats, *ceux qui retenaient Vergi avec leurs épées sur son estomac, le quittent pour suivre Raoul, Vergi court chercher Isaure qui est à la porte du cabinet ; dans cet instant trois chevaliers, deux à capote rouge, un en capote bleue, entrent sur la scène ; Vergi qui les reconnaît pour les pères des femmes qui ont précédés Isaure, les conduit dans le cabinet, ils en sortent furieux ; un d'eux jette sa capote rouge, court hors du théâtre et revient, en tenant Raoul avec lequel il se bat à outrance ; il le tue sur la porte même du cabinet. On témoigne la joie d'être délivré du monstre.*)

(*Les deux frères arrivent.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vit-on jamais de tels forfaits !
Non, le jour n'éclaira jamais
Tant d'horreurs, tant de forfaits.
Ce tyran exécrable,
Ce monstre abominable.
Expire sous vos coups,
Et sa mort nous venge tous.
Mais ce tyran abominable
Expire sous vos coups
Et sa mort nous venge tous.

(*Ils se tournent vers la coulisse*)

Tyran, tyran exécrable....

CHŒUR des femmes, *excepté Isaure.*

Oubliez vos peines :
L'amour et ses chaînes
Ont tant de douceurs.

CHŒUR des hommes, *excepté Vergi.*

De mille tendresses
Goûtez les faveurs,
Ses tendres caresses
Vont sécher vos pleurs.

ISAURE.	LES DEUX FRERES.	VERGI.
Cher amant, après tant d'alarmes,		Chère Isaure, après tant d'alarmes,
De l'amour goûtons les charmes.		De l'amour goûtons les charmes.
Oublions nos peines,		Oublions nos peines,
Lhymen et ses chaînes		L'hymen et ses chaines
Ont tant de douceurs.		Ont tant de douceurs.
De mille tendresses	Soyez long-temps	De mille tendresses
Goûtons les douceurs ;	Heureux amans.	Goûtons les faveurs ;
Ses tendres caresses		Ses tendres caresses
Vont sécher nos pleurs.		Vont sécher nos pleurs.
Cher amant, après tant d'alarmes,		Chère Isaure, apres tant d'alarmes,
De l'amour goûtons les charmes.		De l'amour goûtons les charmes.

